



Le personnage biblique dans le roman actuel

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 JANVIER 1989

Pour rendre légitime le sujet qui vous est aujourd'hui proposé et que, dans le temps dont nous disposons, je ne pourrai traiter que de manière superficielle, il y a au moins deux raisons. D'abord, il n'est abordé nulle part dans les œuvres critiques actuelles ; ensuite, la production littéraire récente autorise à rapprocher, sans trop d'artifice, quelques romans. Simple coïncidence, sans concertation ni peut-être de mobiles culturels convergents, mais matière suffisante pour une réflexion à la fois idéologique et littéraire.

Les romans que j'ai retenus ont paru en 1985, 1986 et 1987. Il ne m'aurait pas semblé sérieux de prendre une période plus longue. Voici l'échantillon, le « corpus » comme diraient les universitaires : *La colère de l'Agneau*, de Guy Hocquenghem (Albin Michel, 1985), *Lazare ou le grand sommeil*, d'Alain Absire (Calmann-Lévy, 1986), *La lettre de Jérémie*, de Bruno Lagrange (Ramsay, 1987), *Les tribulations de Jacob*, de Michel Léturmy (Gallimard, 1987), *La reine de Saba*, de Jean Grosjean (NRF, 1987), mais pour ce dernier c'est à l'ensemble de son œuvre qu'il faudra s'attarder quelque peu.

On attendrait ici très naturellement le personnage biblique par excellence, après Dieu lui-même, à savoir Jésus-Christ. Le film de Martin Scorsese a fait rebondir spectaculairement et, à mon sens, assez vainement, une controverse sur Jésus en littérature, ou au cinéma, à partir du livre du romancier crétois Nikos Kazantzakis : *La dernière tentation du Christ*. Mais je pense, d'une part, que ce serait un sujet à traiter seul, pour lui-même, à cause des implications théologiques,

psychologiques et littéraires très spécifiques qu'il entraîne ; d'autre part, sur les quatre dernières années, je ne vois pas de romans permettant de porter le débat à la profondeur qu'il requiert, toutes croyances confondues. Je n'ai que deux livres à citer où Jésus est le personnage central. Le premier : *Je de Nazareth*, d'Alain Coelho (Olivier Orban, 1987) est une tentative d'interprétation de la psychologie de Jésus et un témoignage subjectif respectable, mais ne me paraît pas de nature à alimenter ce débat que je disais. Le second : *L'ombre du Galiléen* (Cerf, 1988) a pour auteur un exégète et universitaire allemand, Gerd Theissen, et il est sous-titré « récit historique » ; l'exégète, de son propre aveu, ne fait qu'accessoirement œuvre de conteur, la part de fiction est prétexte pour rendre plus plausible une reconstitution historique de l'époque du Christ.

Parce que la Bible entre dans la bibliothèque de l'humanité, avec les Tragiques grecs ou les textes des sages orientales, elle offre à quiconque veut faire œuvre littéraire une source. Des écrivains de toutes opinions y ont puisé, comme le langage commun lui emprunte des locutions désormais sécularisées. C'est une source de mythes. La notion de mythe, vous le savez, ne met pas en cause la véracité historique éventuelle ni la vérité religieuse à laquelle est attaché le croyant. Il faut parfois faire cette mise au point à l'intention de ceux qui, abusés par le langage approximatif des médias et par un usage dévoyé, confondent mythe et légende, mythe et mensonge, mythe et chimère, mythe et irréalité historique.

Il faut signaler ici un ouvrage monumental, en tous points remarquable : le *Dictionnaire des mythes littéraires* (paru en décembre 1988, sous la direction de M. Pierre Brunei, professeur à l'université Paris IV ; collectif ; Éd. du Rocher). À propos justement de Jésus en littérature, et sous la plume d'André Dabezies, professeur à l'université d'Aix-Marseille, auteur d'une anthologie originale : *Jésus-Christ dans la littérature française* (2 vol., Desclée, 1987), on peut lire ceci : « Dans la mesure où le mythe peut exprimer l'expérience la plus profonde de l'humanité, parler de mythe à propos de Jésus-Christ, n'implique nulle réduction négatrice (comme le mot l'impliquait au siècle dernier)¹ et ne préjuge nullement de l'attitude religieuse de chacun. » Ce que dit M. Dabezies s'applique aussi aux autres personnages bibliques, de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont été adoptés par la culture judéo-chrétienne et même au-delà de ce territoire de l'esprit. Ce

¹ On peut voir là une allusion à l'exégèse libérale d'inspiration allemande.

sont des figures mythiques, ou symboliques, c'est-à-dire jugées représentatives d'une réalité humaine fondamentale, mises en scène dans un récit, comme le veut le mot même de « mythe » ; cette réalité, dont le plus grand explorateur contemporain reste Mircea Eliade, peut être de l'ordre du destin, de l'affectivité, de la pensée, de la politique, de l'éthique.

Les figures devenues emblématiques par élaboration culturelle, sont ainsi livrées au bon plaisir de la littérature. Celle-ci est souvent intervenue pour les sortir de l'anonymat et toujours pour en formuler l'idéologie : comment elles sont perçues, comprises, interprétées, réinterprétées, parfois détournées du sens qu'elles veulent avoir ou devraient avoir aux yeux de l'exégète des textes bibliques. Songez à André Gide reprenant la parabole de l'enfant prodigue, l'image de la porte étroite ou le personnage du roi Saül.

La littérature est manipulation, mais ce mot, péjoratif en politique, ne signifie pas de soi tripotage malhonnête ou irresponsable. La question qui est posée est celle de la liberté de l'écrivain, du romancier tout spécialement. La critique doit prendre acte de cette requête, quitte à en discuter l'usage, et elle doit prendre acte du fait culturel qu'est la transmutation du personnage biblique, évangélique, religieux, en héros mis à la disposition de la littérature universelle, de la création, au risque d'y aliéner ce que le chrétien lui reconnaît de révélation proprement surnaturelle. On évolue ici entre liberté et responsabilité, entre la liberté de l'artiste et ce qui est tenu pour vrai par la foi, par la tradition religieuse, mais aussi parfois par une tradition tout court. On a pu voir que le terrain reste miné.

Toujours est-il que la Bible est cette source, ce vivier, à côté des mythologies et des grandes oeuvres inépuisées. On peut en être assuré : dans les romans que j'ai annoncés tout à l'heure, l'utilisation du personnage biblique ne produit plus du tout ce qu'on a parfois appelé « roman biblique », voire « roman évangélique ». On ne recourt plus au ciel étoilé de *Booz endormi* ni aux affabulations douceâtres bien que mélodieuses de *La Samaritaine* d'Edmond Rostand ; le romanesque de *Quo vadis* n'inspire plus nos auteurs. Les personnages évoluent dans la condition humaine, plus concrètement encore dans le quotidien d'une société. Ce qui ne signifie pas que la référence proprement biblique soit évacuée. Elle peut être lue, surtout si on connaît bien le texte de la Bible, mais comme entre les lignes, sous

l'alchimie littéraire, sous la volontaire démythification, et cela rejoint le roman actuel d'inspiration chrétienne ou « métaphysique », roman de l'attente, de l'implicite, de la recherche.

Certains personnages des évangiles ont fait beaucoup écrire : Judas (voir les *Mémoires de Judas*, de Pierre Bourgeade) à cause de la trahison et de la prédestination ; Barabbas, à cause de la substitution de l'innocent au coupable ; la Samaritaine, Marie-Madeleine, à cause de la fascination qu'exercent sur les romanciers et dramaturges les relations de Jésus avec les femmes ; les Mages (*Gaspard, Melchior et Balthazar*, de Michel Tournier). Et Lazare.

Depuis Dostoïevski, Lazare ressuscité des morts a pris la dimension du personnage mythique, plus encore qu'auparavant en littérature. Très près de nous, Jean Cayrol s'en est inspiré pour signifier l'état de l'homme sauvé des camps nazis et la condition du personnage humain comme antihéros ; Malraux a écrit un *Lazare* après avoir fait un séjour à l'hôpital entre la vie et la mort. Toujours la mort.

Dans *Lazare ou le grand sommeil*, Alain Absire ne transpose pas la symbolique à quelqu'un d'autre ; c'est bien de Lazare qu'il s'agit, d'un certain Lazare toutefois. Est-il ressuscité ou seulement cadavre revenu à une vie à nouveau mortelle ? Il n'est sûrement pas l'annonciateur de la Résurrection pascale, selon l'intelligence chrétienne de cet épisode mystérieux. Le romancier fait de lui un revenant mais qui revient du néant ; il sent la pourriture, la terre humide, les huiles rances qui ont servi à ensevelir un corps ; il a le souffle glacé ; il ne meurt plus quand on le perce de coups de couteau, mais il ne vit plus comme les autres humains ; il ne peut plus vivre une vie conjugale normale ; pour tout dire, il ne vit pas. Jésus n'a fait que remettre sur pied un cadavre ; on peut à peine dire qu'il l'a réanimé si on pense à une âme. Dans cet état larvaire, on comprend qu'il n'ait aucune envie de remercier le Nazaréen. Il ne lui avait rien demandé et il lui reproche d'avoir fait le « miracle » pour sa propre gloire. Il refuse d'être son témoin, mais voici l'étrange : il va faire son enquête pour savoir si le Christ, lui, est vraiment ressuscité. L'enquête n'aboutit à rien, et voici encore l'étrange : pendant que Rome détruit le Temple de Jérusalem, Lazare prie Dieu et se rappelle obstinément au souvenir du Ressuscité.

Sous cette parabole de l'agnosticisme, s'exprime à l'évidence une recherche de sens pour la vie, pour la mort, pour une vie qui serait éternelle ; c'est le procès de la destinée humaine dans un climat qui fait penser à Camus. L'homme étant menacé de mort, Dieu introuvable, le personnage biblique joue son rôle mythique mais c'est comme messager de l'interrogation et non de l'affirmation radieuse. Alain Absire n'a, on l'a compris, aucune prétention à débattre avec l'exégèse chrétienne de l'évangile de Jean. Celle-ci, je le signale au passage, vient de faire un nouveau pas dans l'élucidation de cet épisode, avec la thèse doctorale d'Alain Marchadour : *Lazare ; récit d'une histoire, histoire d'un récit* (Éd. du Cerf). Le structuralisme est passé par là, mais ramené à une juste mesure, et la littérature lazaréenne, pour parler comme Cayrol, n'est pas oubliée.

Avec Paul de Tarse (St Paul), voici non seulement un personnage dont parle le Nouveau Testament (Actes des Apôtres), mais un grand acteur de l'histoire chrétienne. L'intérêt visible que les historiens et les romanciers portent à ce tournant majeur que fut l'essor du christianisme, peut expliquer le nombre de romans sur Rome et les premiers chrétiens et explique, sans aucun doute, que Guy Hocquenghem ait écrit *La colère de l'Agneau*. Interrogé sur l'origine de ce roman plantureux et chargé, surchargé même, d'érudition, je l'ai entendu déclarer qu'il se passionnait pour l'histoire culturelle de l'Occident, que c'était d'abord comme fait déterminant de culture que l'avènement du christianisme lui avait inspiré l'idée d'un roman « historique ». Deux personnages s'affrontent : Paul et Jean l'évangéliste. Dire qu'ils s'affrontent c'est peu car, en réalité, Jean, persuadé jusqu'au fanatisme qu'il est le vrai disciple de Jésus, celui qui détient l'héritage tout pur du message, s'oppose avec violence, de la haine même, à l'œuvre de Paul fondant les communautés primitives. C'est, poussé à un paroxysme dramatique et excessif, la mise en œuvre d'une donnée historique : les divisions et les sectes parmi les disciples du Christ dès l'origine. L'idée du romancier, sans parler de la préférence sentimentale qu'il manifeste envers Jean, « celui que Jésus aimait », est que si Jean l'avait emporté sur Paul, en faisant prévaloir sa conception judaïsante, nous aurions eu un autre christianisme et une autre histoire.

Ce roman français suggère un parallèle avec le roman de l'Irlandais Anthony Burgess : *Le royaume des mécréants*. Ici, l'auteur se pose la question de savoir si Paul fit le bon choix historique en transportant à Rome, au lieu de Jérusalem, la capitale

de la nouvelle religion. On sent chez cet écrivain de l'aversion envers Paul, et on se souvient que Renan déjà...

Nous remontons maintenant à l'Ancien Testament. Plus encore que le Nouveau il a fourni de nombreuses figures mythiques, des lieux aussi et des événements. Adam et l'Eden, Caïn et la guerre, Noé et le déluge, Moïse et le Sinaï, Job et l'homme en face du Dieu silencieux, bien d'autres. Bruno Lagrange, qui fut un ami et collaborateur de l'abbé Marc Oraison, n'a écrit qu'un seul roman jusqu'ici et il le consacre à Jérémie, le prophète. Comment devient-on prophète ? Que fait l'homme appelé à parler pour Yahweh ? Réponse du romancier : il ne fait pas de jérémiades. Il affronte les rois, il lutte contre les idoles, il prend le parti des pauvres et des opprimés, et pendant ce temps la carte politique de ce que nous appelons le Moyen Orient est en train de se remodeler, au détriment de ce petit peuple singulier : le peuple Juif. L'histoire se situe en l'an 587 avant Jésus-Christ. Homme et prophète, investi d'un pouvoir et tout ensemble impuissant, témoin d'une situation politique qui porte sa date mais d'une histoire en train de se répéter aujourd'hui parce que régie par le mal, Jérémie est un héros avant tout religieux dans l'intention de l'auteur, lui-même catholique. Le livre, avec des pages de réelle beauté littéraire, dense par son sens, aurait gagné à une langue moins empâtée par l'érudition biblique et moins recherchée.

Du prophète au patriarche, on trouve un autre visage de la Bible. Abraham et Jacob ont eu un destin qui déborde la religion juive et la religion chrétienne. D'Abraham on a surtout retenu la scène, en vérité tragique et dure pour le cœur humain, qu'on appelle « le sacrifice d'Isaac ». Quant à Jacob, deux éléments entrent dans la mythologie : le songe et l'échelle allant de la terre au ciel, et plus encore le « combat avec l'Ange », l'épisode ouvert à plusieurs lectures, du gué de Jabbok. On peut se rappeler l'interprétation humaniste que donne, de Jacob, Thomas Mann dans sa suite : *Joseph et ses frères*, ou celle, poétique et chrétienne, de Pierre Emmanuel dans son poème.

Dans *Les tribulations de Jacob*, Michel Léturmy passe très au large de l'emphase mythologique aussi bien que de la méditation spirituelle. Le parti pris du romancier a ses risques, le plus trivial étant d'aplatir le récit biblique, de le réduire à ses éléments anecdotiques et sociologiques, avec l'humour en supplément. On aurait le chasseur Esaü, le berger Jacob, sa femme Rachel, son

autre femme Léa, les concubines, l'oncle Laban en Syrie ; et on aurait, comme le veut l'auteur, une actualité de toujours : les affaires de famille et d'héritage, les conflits entre frères, un immigré dont on ne sait que faire à l'étranger, une jeune fille déshonorée, les grandes puissances qui gesticulent, les Jébuséens, dans une scène assez drôle, en train de se conduire comme les journalistes actuels en bombardant Jacob de questions niaises et Jacob les chasse comme on chasse les poules.

Parti pris de quotidien, de réalisme social, c'est certain, mais Léturmy ne fait pas silence sur Jacob devenu Israël, à qui sont promises les nations, par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Entre Michel Léturmy et Jean Grosjean, la transition n'est pas artificielle. Tous deux ont acquis, par leurs antécédents culturels, une familiarité évidente avec l'ensemble de l'histoire biblique, avec les textes. Tous deux se sentent portés à la liberté de l'écrivain, peut-être pour se dégager des gloses et commentaires accumulés par la pensée religieuse et par la technique exégétique. Ils savent, mais ils ont choisi de rester eux-mêmes et ils se font romanciers pour rendre visibles aujourd'hui les figures occultées.

Jean Grosjean a, sur Léturmy, l'avantage d'être poète, un poète reconnu par ses pairs. Lui qui considère la Bible, d'un bout à l'autre, comme le « Grand Récit », de la Genèse à l'Apocalypse, il a entrepris une série de récits à nuls autres pareils, qui occupent dans notre littérature une place où ils sont exactement tout seuls ; et je ne parle pas de littérature chrétienne. C'est un maître du récit poétique, ce qui se raconte et ce qui ne se raconte pas. Je rappelle les titres, économes de mots : *Le Messie*, *Elie*, *Darius*, *Pilate*, *Jonas*, *La Reine de Saba*, en attendant un *Samson* qui doit bientôt paraître chez Gallimard où Grosjean, pour la NRF, a longtemps été un « décideur » discret mais influent.

Le personnage du Messie chez Grosjean, semble vivre dans l'irréalité, dans une atmosphère de poésie, sans recours apparent aux textes, mais il est entouré d'une lumière qu'on dirait pascalle, comme le matin de vie, et si l'humanité démythifie ou démystifie, ce n'est pas pour donner raison aux exégèses réductrices qui empêcheraient le Mystère d'habiter en cet homme, le Messie.

Dans *La reine de Saba* se vérifie la même présence-absence de Dieu. Si la reine Balkis, très courtisée par les faiseurs d'opéras, quitte son pays, ses roses et ses

dieux, traverse les déserts avec ses chameliers et ses cadeaux, elle ne vient pas à Salomon pour rendre les honneurs qu'on doit au grand roi ; ce n'est pas le Salomon glorieux qu'elle rencontrera, pas l'homme qui émet des proverbes et codifie la sagesse ; elle vient vers un homme pour l'aimer, aimer la fragilité de l'homme plus que la profondeur de son jugement. Avec lui, elle peut s'entendre. Il préfère « la nudité de l'intelligence à la possession du savoir » ; avec lui, elle peut évoquer « un Dieu qui vient sans qu'on le veuille », « le Dieu qui se cache sous les cœurs », comme dit le roi, et qui guette. On ne discutera pas théologie. Tout au long du livre c'est un Dieu rare, silencieux, interrogé, interrogeant. L'histoire humaine n'a que faire des décors bibliques ; les décors sont de partout, dans un Orient comme dépaycé, dans une histoire qui relativise les grandeurs, avec cette reine qui fait infuser des simples dans une eau on ne peut plus ordinaire, avec ce « lieu commun » qui a un ciel, des nuages, des arbres, et des fleurs, dans le vent matinal.

Jean Grosjean se sert de l'amour, et sans aucun étalage romanesque, pour insinuer — cela seulement, tout est suggestion, insinuation, chez cet écrivain — pour insinuer que deux êtres deviennent exemplaires dès lors qu'ils ont accompli ce que Jean Sullivan appelait « la traversée des apparences ». Le sujet biblique se vide de tous les accessoires ; on approche de l'essentiel. Jean Grosjean n'élimine pas la fine essence biblique pas plus qu'il n'élimine Dieu en le soustrayant à l'apothéose du Dieu fulgurant qui dicte les tables immortelles.

Nous sommes aux antipodes du grand orchestre tonitruant de Burgess, de la fiction érudite de Hocquenghem, de la restitution tentée par Lagrange. On ne récupèrera pas ce romancier-poète pour une littérature d'apologétique, on l'a compris ; pas davantage pour le roman qui voudrait concurrencer l'histoire : sur ce plan-ci, les anachronismes très voyants, souvent comiques, défient le temps historique comme le décor défie la géographie de l'ancien Orient.

Il faut faire connaissance avec le genre littéraire de Jean Grosjean, dont l'ambition, ainsi qu'il le déclare dans un livre d'entretiens intitulé *Araméennes* (Cerf, 1988) serait de déterrer, sous la science et la culture, le fond araméen, « le fond humain premier ». Traducteur de la *Genèse*, avec Jean Marie Le Clézio, comme préfacier, mais aussi traducteur de Shakespeare et du Coran, il semble en

quête des œuvres fondatrices, et, plus loin encore, de ce que fut, avant les cultures, le langage de l'homme sur Dieu, le langage de Dieu à l'homme.

Copyright © 1989 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lucien Guissard, *Le personnage biblique dans le roman actuel* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1989. Disponible sur : < www.arlfb.be >